

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 39

Artikel: Plus de morts-vivants !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sur le court chemin de la vie,
Il faut se *hâter lentement* ;
Le cœur joyeux, l'âme ravie,
Sur des fleurs, courir... doucement.
Dans votre saison printanière,
Faites l'école buissonnière.
« Mes chers enfants, mes p'tits enfants,
» Faites durer le plaisir longtemps. »

Vider d'un trait une bouteille
Est indigne des fins gourmets :
Dégustez le jus de la treille,
Savourez le parfum des mets.
N'épuisez le verre et l'assiette
Que goutte à goutte, miette à miette.
« Mes chers enfants, etc. »

Combien d'espérances trompées,
En changeant, petits libertins,
De maîtresses et de poupées,
De ministres et de pantins !
Des marionnettes nouvelles,
Au lieu de couper les ficelles,
« Mes chers enfants, etc. »

Enfants, plus désireux que sages,
Pourquoi, d'une indiscrete main,
Soulever les dernières pages
Du livre de votre destin ?
De ce livre où rien ne s'efface,
Relisez plutôt la préface.
« Mes chers enfants, etc. »

Aux biens que la nature donne,
Portez la main, jamais le fer ;
Vous aurez des fleurs en automne,
Vous aurez des fruits en hiver.
Le soir, pour voir briller encore
Les feux si doux de votre aurore,
« Mes chers enfants, mes p'tits enfants,
» Faites durer le plaisir longtemps ! »

JACQUEMART.

Oh ! ces impôts ! — En sortant, avant-hier, du bureau du boursier communal, où nous venions d'acquitter l'impôt sur le loyer, nous rencontrons, dans l'escalier, une dame que semblable obligation amenait en ces lieux. Un monsieur l'arrête, la salue, et lui demande comment elle va.

— Hélas, répond la dame, comme quelqu'un qui a toujours le portemonnaie à la main et qui ne fait que payer. Décidément ces impôts deviennent ruineux. Les voilà doubles, triples, et si cela continue, ils seront bientôt quadruplés.

In salhin daô prîdzo.

(Lo dzo daô Dzonno, intrê duê barjaquês : l'Isaline à Baliste et la Mèlie aô boreitai ; tot in allin da lo mothi tsi leu).

L'ISALINE (que sè pânè lè ge avoué son motchaô dè catsella, iau l'a fetsi on petit botiet dè rézêda et dè marzolinna, po chintré bon). — Lè ge mè caolan adi.

LA MÉLIE (in sè panin assebin). — A mè lo mim'affère.

L'ISALINE. — Se l'in a de ? te possiblio !

LA MÉLIE. — L'est cique qu'a daô boutedor !

L'ISALINE. — Te paô comptâ ! N'est pas on pêtchâire : paô oquié !

LA MÉLIE. — L'a tot paraî de daî rudès vretâs !...

L'ISALINE. — N'a pas zu pouaire.

LA MÉLIE. — L'est su, que s'on réfléchessâ bin, on faraî daî iadzo aôtrameint !...

L'ISALINE. — As-tou oïu quand desâ qu'on arrêteret pllie châ lè torreints dè la mer què la leinga daô mondo ? (In la bussin daô caôdo). Sondzivo à duè... à la Luise à Pierr'aô gros... à...

LA MÉLIE (que lai copè lo subliet). — Mè trovavo justameint chetaïe décoûtè li. A ci moimeint l'in a on pâr que sè san réverîè po la louchi : cliennâve la tita et fasaî mena dè binnâ, la sorcière !

L'ISALINE. — L'avai vergogne, clia granta serpeint ! (In sè réverin) Crayo bin que l'est li

que vint derraî no. Budzin po ne pas no trovâ avoué ci boun'ozî.

LA MÉLIE. — Et quand l'a tapadzi su l'orgouet, la hiautiaô dè tieu ; lè fêmallè que fotan tot su laô tieu, que ne s'avan pas su quin pi martsî, et que viran la tita et fan simblen dè s'incobliâ quand reincontran lè pourro ? Et su cliaô que s'inrimblan quantiaô cou dein lè dévallè po pouai brayâ et fronâ totès lè de-meindzès in petit tser, in a-te devudyi ? L'est lo capitèno et sa fenna que devessan aôvri lè z'orolhiès ! Tsi leu que ne sondan qu'à sè fère bi et à corre decè delè po fère vaire laô bi z'apliai et laô bi z'atoors.

L'ISALINE. — Et su la gormandi, in a-te débliottâ assebin ? ! La vilhe aô menuisiè pouavè acutâ li que n'âmè què lo cugnu à la cranma, lo ruti, lo pan ai z'aô et que lai faut ti lè dzo, et traî iadzo per dzo, dou pucheints bocons dè sucro dein s'n'écoualla dè café. (In li-mîma.) Ma fai, ne sè pas daô diastro iau prignan, tsi lo menuisiè.

LA MÉLIE. — On deraî que lo menistre sâ tot cein que sè passè dein lè z'hotò. Faut que sè traôvè cauquon po le lai redzapettâ, sein quiet, cra-tou pas ? n'aret pas dévezâ quemîn l'a fè daî dierrès dein lè ménadzo, daî z'einfants que ne volhian ran mè acutâ, daî felhiès et daî valets que rôdan maîti la né, daî sôulons que faut devèti po alla aô lhi, daî fenè... qu'on n'ouzzè pas pi dere (In li-mîma : Cosse po la pattaira), daî z'homme que sè fan criâ apri...

L'ISALINE. — Quemîn te tè rassovin !

LA MÉLIE. — Et su cein l'a onco de que saret mè redèmindâ ai grands dè sti mondo — ai précauts ste vaô, — qu'à no z'autro. ka bin soveint ne martsan pas draî et balhian lo croûvè exeimplio ; pu, que, s'on savâi tot, l'in a que fant bin lè hiaut !...

L'ISALINE. — Se lo conseillèr ne droumesâi pas dévezâi titre mau dein sa tsemise et avai la pudzè à l'orolhie... Dian que quand va pé Lozena... Mimameint que ion dè pè chaôtrè daî l'avai vu... (In sè réverin) Fudraî portant pas que cauquon m'ouyé.

LA MÉLIE. — Què lai faraî-te : to lo veladzo lo sâ. Nia que la consellière qu'aussè lè ge bouts. Dû lo temps que cein sè brassè.. dévetraî quand mimo s'apèchâdre...

L'ISALINE. — Cauquiès radzès lai vindran bin à cliaque, po lai rabattrè s'n'orgouet !... Pu l'a-te pas praô tsertsi, son conseillèr?... Résondze-vâi on bokonlè manairès que fasaî !...

LA MÉLIE. — Te dit lo fin mot. (Onna menuta aprî) Por mè m'a fé on verro dè bon sang quand lo menistre s'est veri daô coté daô boursier et dè son frâre et que lè za montra daô bet daô daî in desin : Vous les avars, les hypocrites !... Laô za de laô carton à cliaô dou crâpins !

L'ISALINE (in arrowin devant tsi leu). — Tè faut intrâ on momeint.

LA MÉLIE. — Bin ste vaô.

L'ISALINE. — T'agottèri noutra tâtra ai premiaux ?

LA MÉLIE. — Grand maci !

L'ISALINE. — L'est cliaqu'ai premiaux qu'amo lo mi.

LA MÉLIE. — Ti pas soletta.

(Sè san sèccossè lè pi et cliaque que l'est intrâie la sèconda l'a cliaqu'oussè derraî li).

OCTAVE CHAMBAZ.

Plus de morts-vivants ! — M. X.... de ... (on comprendra que nous taisions les noms), a perdu sa femme il y a quelques semaines.

La défunte n'avait eu, sa vie durant, qu'une seule crainte ; mais cette crainte la torturait à tel point qu'elle en était parfois malade.

« Oh ! disait-elle constamment à son mari, je t'en supplie, si je dois quitter ce monde avant

toi, ce qui est fort probable, fais tout ce que tu croiras bon, lorsque j'aurai rendu le dernier soupir, pour t'assurer que je suis bien morte. Je n'ai qu'une frayeur, vois-tu, c'est d'être enterrée vivante :

Devenu veuf, M. X... ne crut pouvoir accomplir plus scrupuleusement le vœu de sa femme qu'en appelant, pour constater le décès, une de nos célébrités médicales.

— Pardon, demande le savant avant d'examiner la défunte, quel médecin a soigné madame ?

— Le docteur ...

— Oh ! alors, vous pouvez être tranquille, elle est bien morte.



Au Musée des souvenirs.

L'arrivée à Lausanne du Grand Cirque national suisse, aux somptueuses installations, nous a rappelé les lignes que voici, extraites d'une récente chronique de Jules Claretie, dans le *Temps*.

« Il faut en prendre notre parti, le pittoresque perd du terrain là comme partout. La vieille baraque de toile de Tabarin cède la place à l'établissement dont la construction pourrait rivaliser avec celle d'un théâtre. Les chevaux de bois d'autrefois, taillés à la diable et peints de couleurs fauves, jaune de chrome ou bleu de Prusse, paraîtraient sommaires et ridicules aux jeunes cavaliers d'aujourd'hui, qui chevauchent des tigres comme le dompteur Bidel, ou des cygnes, comme Lohengrin, dans des cirques improvisés, étincelant de lumière électrique, et qui, avec leur luxe, leurs décors, leurs sculptures, leur musique mécanique, coûtent 100 ou 150,000 francs à leur propriétaire. O Bilboquet ! où es-tu, toi qui te contentais, pour tes accessoires, d'une malle qui n'était pas même à toi !

» Eh bien ! oui, il faut une mise de fonds considérable pour être forain aujourd'hui. Les pauvres saltimbanques, salués par Banville, cèdent le pas à des négociants, « notables commerçants », transportant de ville en ville des accessoires qui valent une fortune. Bostock nous a montré ce qu'était un cirque américain en voyage. Je prévois déjà, dans les fêtes foraines de l'avenir, le *trust* des chevaux de bois et des ménageries, et les forains de petite taille formant un syndicat de protestation. Hélas ! ils n'auront pas une association puissante comme celle des auteurs dramatiques, pour protester contre les *trusteurs*, et le dernier saltimbanque, fidèle à l'aventure et aux chevauchées des haridelles par les routes sans fin, mourra de misère en quelque fossé, tandis que telle baraque colossale drainera toute la recette, attirera avec ses lampes à arc, ses fanfares et ses lumières, tous ces papillons de nuit qui forment le public.

» Hâtez-vous, hâtez-vous vers les dernières fêtes. Les mirlions de Saint-Cloud seront bientôt brisés comme sont coupés depuis longtemps les lilas de Romainville. »